



# CONTES BRETONS

DU SABOT A FEU

TEXTE DE PIERRE HÉLIAS

PHOTOS DE JOS LE DOARÉ

Monographies  
éditées et illustrées  
par  
JOS LE DOARÉ

## "IMAGES DE BRETAGNE"

### Art breton

Les Grands Calvaires, texte de V.-H. Debidour  
Croix et Calvaires, commentés par V.-H. Debidour  
Fontaines Sacrées, texte de P. Thomas-Lacroix  
Châteaux en Bretagne, texte de Florian Le Roy  
Renaissance en Bretagne, texte de André Mussat

### Légendes

La Mer, texte de Pierre Hélias  
De Grève en Cap, texte de Pierre Hélias  
Légendes dorées, texte de Y.-P. Castel  
Contes Bretons, texte de Pierre Hélias  
Contes Bretons, tome II, texte de Pierre Hélias  
Légende de l'Argoat, texte de Bernard de Parades

### Traditions

Pardons de Bretagne, texte de Florian Le Roy  
Danses de Bretagne, texte de Pierre Hélias  
Collées de Bretagne, texte de Pierre Hélias  
Costumes Bretons, texte de Pierre Hélias (en réédition)  
La Maison Bretonne, texte de Stany Gauthier  
Noël en Bretagne, texte de Bernard de Parades

### Histoire et géographie

Menhirs et Dolmens, texte de P.-R. Giot  
Ports de pêche, texte de André Guilcher

### Sites et monuments

La Pointe du Raz, texte de Henri Quéffelec  
Côte de Granit Rose, texte de Pierre Guéguen  
Côte d'Émeraude, texte de Florian Le Roy  
Presqu'île de Crozon, texte de G.-G. Toudouze  
Presqu'île de Guérande, texte de Bernard de Parades  
Belle-Ile-en-Mer, texte de Marguerite Daligaut  
Quiberon-Carnac, texte de M. de Galzain  
Quimper et l'Odéon, texte de Pierre Hélias  
Vannes et son Golfe, texte de Claude Dervenn  
Saint-Malo, texte de Ch. Courleuge  
Le Mont Saint-Michel, texte de A.-P. Bastien  
Château de Fougères, texte de Georges Renault  
Locronan, texte de Bernard de Parades

PIERRE HÉLIAS

# LES CONTES BRETONS

DU  
SABOT A FEU

PHOTOGRAPHIES  
DE  
JOS LE DOARÉ

ÉDITIONS D'ART  
JOS LE DOARÉ  
CHATEAULIN (Finistère)



### LE SABOT À FEU

Le temps de la chandelle de résine était déjà fini, en Bretagne, et l'on voyait encore les vieilles femmes passer dans les chemins de campagne et dans les rues des bourgs, portant précieusement, au pli du bras, un vieux sabot qui laissait échapper des mèches de fumée. Souvent, elles avaient travaillé toute la journée dans les champs des autres et elles rapportaient de la braise pour réchauffer leurs maisons désertes, de la braise empruntée à unâtre riche qui flambait en plein jour. C'est que les allumettes étaient encore trop chères pour elles, qui comptaient par sou. C'est surtout que l'on se « prêtait » le feu les uns aux autres comme un gage de bonne entente et de bonne compagnie. Comme on se prêtait du levain pour faire gonfler la pâte.

Les vieilles femmes avaient glané des aiguilles de pin dans les bois. Elles en avaient une bonne provision entre le banc et le coin de la cheminée. Quand elles rapportaient la braise dans le sabot à feu, il suffisait d'une poignée d'aiguilles pour l'enflammer et de quelques bûches pour chauffer et éclairer à la fois... A lui tout seul, le feu était une bénédiction.

Je suis allé quelquefois chercher des tisons pour la vieille Marie-Jeanne Bourdon. Elle m'arrêtait sur la route quand je revenais de mener ma vache aux champs : « Petit, me disait-elle, mettez-vous sur mon seuil et regardez bien les cheminées. Si vous en voyez une qui fume, marchez droit dessus et montrez le sabot ». On ne m'a jamais refusé du feu pour Marie-Jeanne. Et il m'est arrivé, une fois, de lui ramener une pincée de tabac pour sa pipe. Quand elle avait allumé son feu, elle y chauffait ses vieilles mains et ne manquait pas de soupîrer : « maintenant, il me faudrait quelqu'un pour me dire les contes ». Mais les grands conteurs dont elle disait les noms étaient déjà morts.

Au temps de sa jeunesse à elle, on faisait la veillée, à tour de rôle, dans les maisons de son hameau. Il n'y avait d'autre dépense, pour les hôtes, que le feu. La ménagère rentrait un peu plus tôt du champ. Elle allait chercher de la braise chez le boulangier du carrefour. Elle faisait le feu, l'alimentait pour obtenir un lit de tisons suffisant pour enflammer une souche de chêne que son mari avait mise à sécher depuis longtemps dans un coin de l'âtre. Cette souche brûlait à flammes courtes pendant une part de la nuit. Les assistants se serraient autour d'elle pour écouter les contes. Quand les contes étaient finis, elle n'était plus qu'un bloc rougeoiant, enrobé d'une écorce de cendre craquelée. Le maître de la maison la brisait avec une vieille houe et partageait le charbon vif entre les assistants. Les uns avaient apporté le sabot à feu pour ramasser leur part de tisons. Les autres, quand le temps était sec et la lune claire, trouvaient plus de plaisir à s'ôter un sabot du pied pour recevoir la braise. Ils rentraient chez eux à cloche-patte et on les entendait rire dans la nuit. C'est qu'ils devaient faire aller et venir le feu entre la pointe et le talon, comme un *kyrie éleison*, pour ne pas brûler le pauvre sabot. Cela n'allait pas toujours sans mal. Le lendemain, ils le montraient à leurs amis, tout noirci à l'intérieur, et ils juraient que jamais plus ils n'auraient froid aux pieds.

Aujourd'hui, les sabots à feu sont aussi rares que les louis d'or et il n'y a plus personne pour dire les contes comme il faut. Écoutez les derniers que j'ai entendus en Basse-Bretagne, sous le manteau des cheminées. Les uns sont très vieux, les autres n'ont pas encore quitté leur premier duvet. Les plus nouveaux sont nés au temps où les avions s'appelaient, chez nous, les « chars volants » et les automobiles des « voitures à feu ».

Elles rapportaient de la braise pour réchauffer leurs maisons désertes.



## LES CONTES BRETONS

### DU SABOT A FEU

#### JEAN LÉGER D'ARGENT

**J**EAN était chemineau. Ce n'est pas là un métier pour amasser du bien. Son père, avant lui, avait fondé cette maison de commerce, une maison qui ne contenait d'autre marchandise à vendre que le bruit d'une langue bien pendue, des songes creux et, quelquefois, des tours boiteux qui faisaient gagner une nuit ou une huitaine à l'Hôtellerie du Cachot. Or, avec le tiers de l'esprit que dépensait Jean pour soutirer son pain quotidien, il serait devenu riche comme la mer s'il était resté assis derrière un comptoir dans une bourgade.

Mais le pauvre diable ne pouvait pas tenir sans aller plus loin. Il avait toujours un pied levé et une narine ouverte pour flairer devant lui. Sans doute quelque courant d'air vagabond avait trouvé le moyen de se glisser dans sa tête par quelque ouverture et, depuis, il se débattait sous le crâne aussi vivement qu'un poisson dans la nasse sans savoir par où sortir. Le vent de sa tête emportait Jean à travers la Basse-Bretagne, de l'Ouest à l'Est et du Midi au Nord, virant et dévirant sans dire pourquoi. Il n'y a rien de plus bête qu'un courant d'air qui fait le tour de son propre domaine sinon un chat qui court après sa queue. En peu de mots, vivant à la volée, Jean n'était pas gêné par le poids de sa bourse. Et c'est pourquoi on l'avait nommé Jean Léger d'Argent.

Mais la plus dure destinée était celle de sa femme. Le chemineau, qui filait trop vite pour ramasser des écus sur la grand'route, avait cueilli, par inadvertance, un petit bout de femme rencontré à quelque carrefour, une génisse folle qui avait cassé sa corde. Depuis des années, elle marchait dans l'ombre de son mari, maigre et déguenillée, sans liard et sans anneau. Mais elle avait gardé ferme, dans un sac de toile, ses habits de noce et le manteau de deuil de sa mère.

Un soir, les deux époux se traînaient sur une route, dans un assez pitoyable état. Jean Léger d'Argent était devenu aussi léger que son nom, je vous le dis, et le visage de sa femme était mangé par ses yeux, aussi noirs que la faim sauvage qui vivait en elle. Depuis trois jours, ils n'avaient ouvert la bouche que



pour boire de l'eau courante et pour mâcher des baies vertes. Pas un sou, les portes fermées devant eux, les chiens leur aboyant aux hardes, la somme totale de la misère. Jean s'arrêta pour se reposer sur une borne, sa femme appuyée contre son dos, et c'est là qu'il trouva la lumière. Elle ne vint pas de la pierre. Du sac de toile, je ne dis pas.

Deux heures plus tard, la porte de l'Hôtelierie du Pilier Rouge, à Brest, s'ouvrit devant deux jeunes gens. Une femme mince aux grands yeux noirs, revêtue de ses habits de noce à la mode bigoudène, et un garçon nu-tête, enveloppé d'un manteau noir aux fermoirs d'argent, apparemment un bourgeois ou plutôt un officier. Leurs chaussures n'étaient que poussière. « Hé bien, aubergiste, dit le monsieur, d'un air revêché, c'est une chiennerie de chemins que vous avez par ici. J'ai cassé la roue de ma voiture dans les ornières et je n'ai pas trouvé de charron depuis. Si bien qu'il m'a fallu marcher près de trois lieues avec ma femme nouvelle-mariée pour venir jusqu'à votre maison. Car demain je dois être à bord de mon navire, à l'aube. Vite ! amenez sur la table vos meilleurs plats et préparez-nous votre plus belle chambre ! »

L'aubergiste hurla aux servantes, courut à la cuisine, dégringola dans la cave. Et voilà la nappe sur la table, la viande rôtie qui fume, le vieux vin de Bordeaux glougloutant dans les verres. Les deux jeunes gens avalèrent la nourriture en eux si abondamment qu'on aurait pu les croire vidés jusqu'aux talons, ratisèrent le pain à mesure qu'il arrivait sur la table au point qu'il n'en restait pas une miette, vidèrent leurs verres aussi souvent que s'ils eussent été des dés de lutins. Quand il ne demeura que la nappe sous leurs mains, ils lâchèrent un soupir et montèrent à leur chambre. La jeune dame fredonnait une chanson d'amour, le monsieur déchantait à coups de rots et de hoquets.

Mais le lendemain, à l'aube, ce fut un autre bruit. On entendit le monsieur faire un vacarme terrible avec les meubles et appeler l'aubergiste à grands cris. Celui-ci monta quatre à quatre pour trouver un homme rouge de fureur et aussi nu que la grenouille : « Aubergiste pourri ! Je suis tombé ici dans un repaire de voleurs. Regardez ! Pendant que je dormais, on m'a dérobé ma chemise, mon pourpoint, mes braies, mes chaussures et, pis encore, ma bourse avec dix écus d'or. Encore heureux qu'ils aient laissé mon manteau derrière eux. Il me suffira pour aller jusqu'à la maison de mon oncle l'amiral et porter plainte. Ceci vous coûtera cher, gibier de potence ! ». Navré à mort, le pauvre aubergiste fouilla sa demeure de fond en comble avec tous ses gens. On ne trouva rien. Et il n'y avait rien d'autre à faire que d'amener des vêtements neufs au jeune monsieur et de lui rendre ses dix écus d'or. Jean Léger d'Argent fit la paix par bienveillance et passa la porte, la tête haute, sa femme dans son ombre.

Quelque temps après, l'aubergiste s'en fut retourner un carré de terre au fond de son verger pour y semer des carottes rouges. Et sa bêche découvrit un paquet de guenilles, une chemise en loques, un pourpoint en haillons, des braies usées jusqu'à la corde. L'amiral n'avait pas de neveu.

Les portes fermées devant eux, les chiens leur aboyant aux hardes...

## LA REVANCHE DE GUIDOU

Le seigneur du manoir de Leznarvor, dans la paroisse de Pouldreuzic était plus avare qu'un chien avec son os à moelle. Le plus souvent possible, il allait chercher son déjeuner à la table de l'un de ses métayers, un nommé Guidou. Ce dernier travaillait les terres de Penkleuziou, derrière le manoir. Il avait une femme très habile pour faire les crêpes de blé noir, bien lardées de beurre qui les aidait à descendre. A chaque fois, le seigneur engloutissait trois douzaines de crêpes, vidait quatre écuelles de lait baratté, chantait les sept louanges à la ménagère et levait le pied pour rentrer, s'étant bourré la panse gratis. Lorsque Guidou lui faisait comprendre qu'il aurait aimé se rendre au manoir une fois pour prendre son déjeuner, lui aussi, l'autre faisait la sourde oreille comme un sabot. A la fin pourtant, il invita le métayer à venir festoyer au manoir « un jour ou l'autre ». Or, aussi souvent que Guidou se montra sur le seuil de la grande maison le pauvre petit homme perdit son temps : le maître devait aller à Quimper sur-le-champ pour ses affaires, le maître avait pris médecine contre le mal de ventre, le maître était justement en train de seller son cheval pour aller chasser sur les terres de Kerviel avec le vicomte de Kremeneg, Guidou ramenait à la maison les entrailles vides, un long nez, une crête rouge de honte et de colère.

Un dimanche matin, notre homme revêtit le « chupenn » et déclara, bref et net, à sa femme : « Marie-Louise, je m'en vais chercher mon déjeuner au manoir de Leznarvor et, cette fois, je ne serai pas berné par le seigneur grigou, quoi qu'il puisse en coûter ». Et voilà Guidou parti, la mâchoire serrée, avec une ventrée de fureur en attendant la rentrée de mangeaille.

Arrivé dans la cour du manoir, il se glissa sans bruit jusqu'à la fenêtre de la cuisine qui était entrebaillée. Dissimulé dans le feuillage d'un lierre, il put jeter un coup d'œil dans la grand'salle. Et que vit-il ? Le seigneur, assis à la table, s'occupait à mesurer un tas de saucisses en chapelet. La dame, près de lui, travaillait la pâte pour cuire le gâteau de beurre. La cuisinière, près de l'âtre, finissait justement de plumer un chapon. Mieux encore, une tête de cochon, joliment arrangée sur un morceau de toile écriue, attendait que le feu chauffât pour aller dans la marmite. Devant ce spectacle, le malheureux Guidou manqua d'avaler sa langue.

Le seigneur de Leznarvor disait à son épouse : « Godig, j'ai grand'peur que ce gobe-la-lune de Guidou ne nous arrive dessus. S'il voyait tant de « lichouseries », il croirait le moment venu à point pour se revancher des misérables crêpes et du lait aigre que j'ai avalés quelquefois chez lui, avec mille peines, pour faire plaisir à sa pauvre femme. Comment faire si ce maître sot arrivait sans crier gare ? » Et l'épouse répondit : « N'ayez aucune crainte. Ce

Arrivé dans la cour du manoir, il se glissa sans bruit jusqu'à la fenêtre de la cuisine qui était entrebaillée.



lourdaud ne nous prendra pas de court. Nous l'entendrons passer l'entrée avec ses sabots fangeux. Vite, vous jeterez la saucisse dans le tiroir de la table. Moi, je m'assoierai sur la terrine à pâte. La servante cachera le chapon plumé dans le banc et la tête de cochon dans la baille à lessive. Il n'y aura d'autre tête de cochon que celle de Guidou Pennkleuziou ». Et de partir en éclats de rire tous les deux, imités par la servante, tant et si bien que la tête de cochon tremblait sur son linge.

Guidou en avait assez écouté. Une minute plus tard, les gens du manoir entendirent, dans la cour, le bruit des sabots du dimanche, un bruit terrible pour bien faire savoir que l'homme arrivait céans. Et des quintes de toux par dessus le marché, pour donner meilleure mesure. Aussitôt, les victuailles disparurent. Il n'en resta plus un brin sur la place.

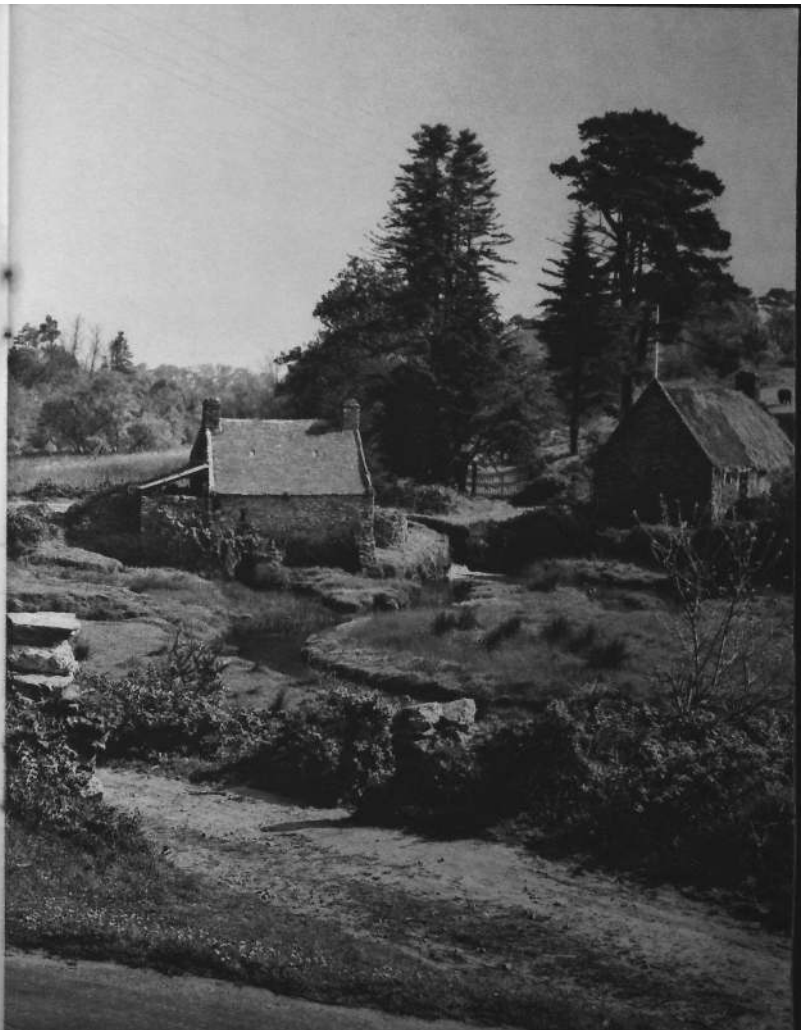
« Regardez donc, dit le seigneur. Voilà Guidou. Nous étions justement en train de nous en aller. Aujourd'hui, nous sommes invités à déjeuner chez mon cousin, le seigneur de Penkeleneg, dans la paroisse de Peumerit. Il est temps de prendre la route. Et quoi de neuf, mon ami Guidou ? »

« Je n'ai pas grand'chose de neuf, seigneur, sinon que l'autre jour, en allant couper des joncs sur la palud de Kerger, j'ai mis le pied sur une vipère longue, longue... » — « Si longue que ça » demanda le seigneur. « Encore plus longue, mon pauvre seigneur, aussi longue que le chapelet de saucisses que vous avez là, dans le tiroir de la table ». Et Guidou ouvre le tiroir et sort la saucissaille. Les trois autres en demeurent pantois. « Cette mauvaise bête, dit encore Guidou, essaya de me piquer. Je n'avais pas de bâton et je ne savais pas comment me défendre quand j'avisai une pierre, une pierre énorme devant moi, une pierre aussi grosse... que la tête de cochon que vous avez cachée sous la baille à lessive. » Et voilà Guidou qui soulève la baille et s'empare de la tête de cochon. Les trois autres sont muets comme poissons. « Moi, j'empoignai la pierre pour la jeter sur la vipère. Si vous aviez vu ce coup-là ! la bête venimeuse en fut écrasée à terre, aussi plate que la pâte sur laquelle est assise la dame ». Guidou, homme de bonne compagnie, ne crut pas bon de fouiller sous les robes. Les trois autres sont blêmes, sinon que le visage de la dame tourne au rouge de brais. « Ce que je vous dis est vrai, aussi vrai que je suis venu ici pour déjeuner avec vous. Si je mens, que je sois plumé aussi nu que la grenouille et enseveli dans ce banc aussi joliment que le chapon chéri qui est là, attendant la broche ». Et voilà Guidou qui ouvre le banc et déniche le chapon.

Les trois autres firent un long soupir. Sans mot dire, la servante entreprit d'allumer le feu, la dame cessa de couver son œuf de pâte, le seigneur se mit à rire comme un seau qui descend au puits et pria Guidou de déjeuner avec eux.

Mais le gâteau de beurre était un peu aigre.

Ce dernier travaillait les terres de Penkleuziou, derrière la manoir.



## UNE BELLE FORTUNE

AUTOUR de nombreux manoirs, en Basse-Bretagne, on entendait conter, autrefois, une histoire exemplaire : celle du seigneur du manoir, de son palefrenier et de la fille mineure du marchand grippe-sous. Les noms changent, la leçon ne varie pas. A Châteauneuf, le manoir est celui de Keranmoal, les deux jeunes gens s'appelaient Perig et Brigitte Le Roux. Peignons le conte à leurs couleurs bien qu'il en soit advenu autant à Yann et à Janed au manoir de Guilguifin, en Landudec.

Le Perig dont il sera question nourrissait une « cœurée » de tendresse envers la Brigitte dont je parlerai. Et la Brigitte aurait tant aimé avoir le Perig pour époux que l'eau lui montait aux yeux chaque fois qu'elle voyait le garçon à cheval ou à pied. Hélas ! Le pauvre Perig souffrait d'une maladie qui mord souvent les jeunes, c'est-à-dire qu'il avait moins de pièces d'un écu que de doigts sur les deux mains. Et le vieux Le Roux, possesseur d'une grosse boutique au milieu du bourg, était si porté sur l'argent qu'il eût été capable de tondre l'échine d'un cloporte pour en vendre le poil au chiffonnier. En voyant venir Perig devant lui pour demander sa Brigitte, il aurait pris un coup de sang, le râtisseur de liards, le regratteur, le couveur de monnaie, assez dénué de vergogne pour vendre sa fille aux chandelles. Ceci pour vous faire savoir, mes enfants, que Brigitte était une marchan-

dise trop chère pour un palefrenier, même si celui-ci montait à cheval avec des éperons d'acier.

Or, le seigneur de Keranmoal connaissait la grande tendresse qui était née entre les deux jeunes gens et le voilà qui fait venir son valet : « Perig, est-ce vrai ce que j'ai entendu ? »

— Qu'avez-vous entendu, maître ?

— Vous êtes en train de tourner autour des jupons de Brigitte Le Roux ?

— C'est vrai, hélas. Mais j'aurai le temps d'en faire le tour plusieurs dizaines de fois avant que Brigitte me soit donnée pour épouse par le vieux Le Roux, car ma bourse n'est pas solide, vous le savez.

— Alors, vous feriez bien de chercher le moyen de gagner une poignée de pièces d'or pour les étaler devant le beau-père.

— Je ferais n'importe quoi, seigneur, pour me marier avec Brigitte. N'importe quoi, sinon vendre mon âme au diable ou raconter des mensonges.

— Vous êtes un honnête homme, Perig. C'est bien. Puisque vous ne voulez pas vendre votre âme, peut-être vendriez-vous... votre nez ?

— Mon nez ? Est-ce que l'on vend le nez, au jour d'aujourd'hui ?

— Je ne sais pas, mais je suis acheteur. J'en ai assez, depuis cinquante ans, du nez que je porte sous les yeux. J'ai envie d'en avoir un autre. Je vous achète votre nez pour... dix mille écus.

Autour de nombreux manoirs de Basse-Bretagne, on entendait conter, autrefois, une histoire exemplaire.





— Dix mille ? Est-ce qu'il existe autant d'écus par le monde ?

— Répondez vite, je n'ai pas de temps à perdre.

— Ma foi, seigneur, mon nez... comment donc... avec plaisir, oui, mais... Non, je ne vous vendrai pas mon nez.

— Dix mille écus.

— Non, je ne veux pas tricher. Brigitte m'aime avec le nez que j'ai. Si je vends mon nez, je perdrai peut-être son amour. Non, mon nez ne vaut pas dix mille écus, mais Brigitte en vaut cent fois plus. Il n'y a rien de fait.

— Bien. Occupez-vous des chevaux !

Le seigneur de Keranmoal s'en alla au bourg. Là, il rencontra le vieux Le Roux sur la place de la Fontaine : « Hé bien, Le Roux. Votre fille va se marier avec mon valet Perig ?

— Comment ? Les mauvaises langues qui dévident leurs sottises ! Est-ce que je donnerais ma fille unique à un valet d'écurie qui n'a pas un liard percé pour chauffer sa chemise ni une poignée de terre à hériter de son père !

— Hé hé ! Quelquefois on ne sait pas bien. Ecoutez donc ! J'ai offert, moi-même, dix mille écus à Perig pour lui acheter une part de son bien. Et le garçon a dit non.

— Dix mille écus ? Une part de... Mille tonnerres !

— Oui, et il a bien fait de dire non. Ce que je lui demandais, moi-même je ne le donnerais pas pour trente mille.

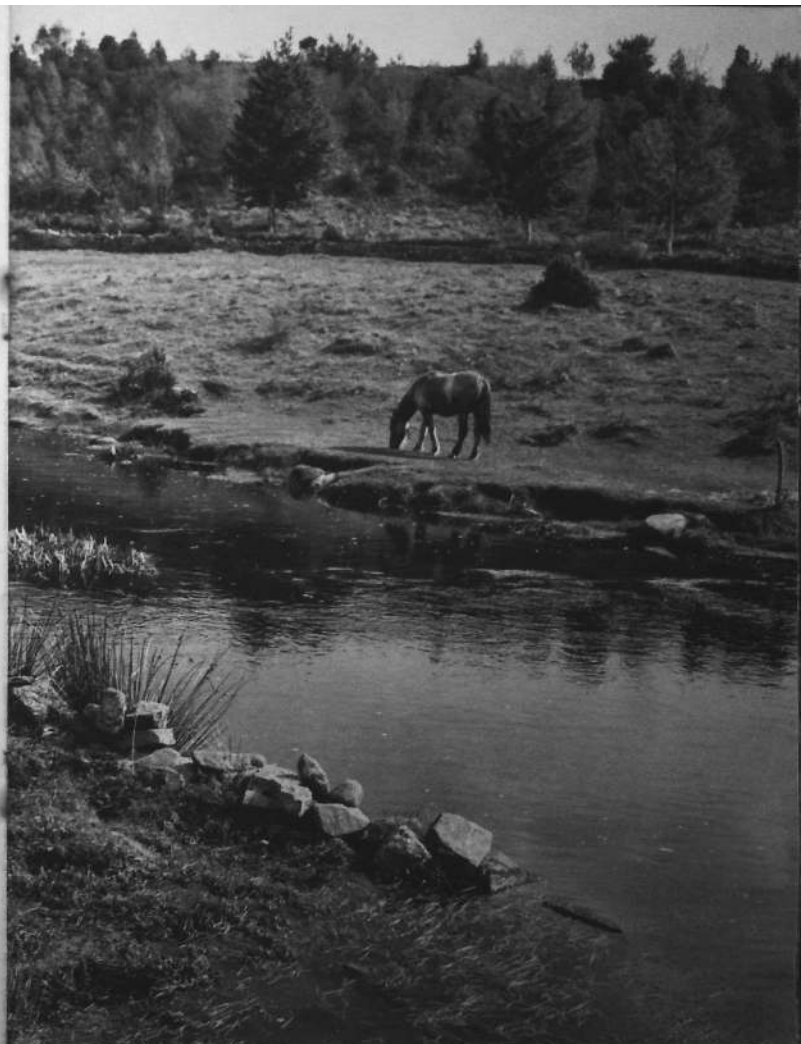
— Trente... ! Le bien de Perig ? Je ne savais pas. C'est un homme de qualité, ce Perig. Dites-lui qu'il sera mon gendre quand il voudra ».

Un mois plus tard, Brigitte et Perig étaient mariés. En sortant de l'église Notre-Dame des Portes, pendant que la nouvelle épouse allait offrir son bouquet à la Vierge, le vieux Le Roux tira à part le seigneur de Keranmoal pour savoir de lui ce qu'était le bien de Perig, ce bien qui valait plus de trente mille écus :

« Le bien de Perig ? Ma foi, compère, le bien de Perig, c'est... Perig lui-même. Et la part que je lui ai demandée pour dix mille écus, c'est... son nez ».

Sur le coup, le vieux Le Roux manqua d'avaler sa langue. C'était trop tard. Aussi bien, il n'y avait eu ni mensonge ni tromperie. Si le bonhomme parvint à retrouver sa respiration, ce fut bien parce qu'il avait payé son repas de noce et qu'il voulait remplir son ventre pour son argent. Mais il avait été si frappé que son esprit en demeura bouleversé désormais et qu'on le vit, jusqu'au jour de sa mort, offrir de vendre son nez aux passants, sur la place de la Fontaine, à Châteauneuf. Mais il avait peine trop longtemps à établir son bien en dehors de sa personne, si bien que lui-même ne valait plus rien. Et il ne trouva pas de client pour son nez.

J'ai recueilli ce cheval dans les collines. Il était seul, sans père ni mère autour de lui.



## LE CHEVAL DU RECTEUR

**O**N me demande s'il m'est resté dans ma bourse quelque pièce de deux sous du vieux temps. Ma foi, oui. Soupez celle-ci !

Jean des Loques avait à peine le courage de nourrir ses poux, et encore. Sa femme Jeannette aimait rêver sur une patte, comme la poule au perchoir. Ne vous étonnez donc pas si la Chienne de la Misère avait trouvé sa niche dans leur logis. Et pourtant, le jour de leurs noces, les deux époux étaient à la tête de dix hectares de terres chaudes, deux maisons de paille et une maison d'ardoises. Ils avaient vendu la terre par morceaux, vendu les deux maisons de paille, et maintenant les ardoises de la dernière pleuvaient sur le seuil quand le vent soufflait. Jean résolut de s'établir voleur.

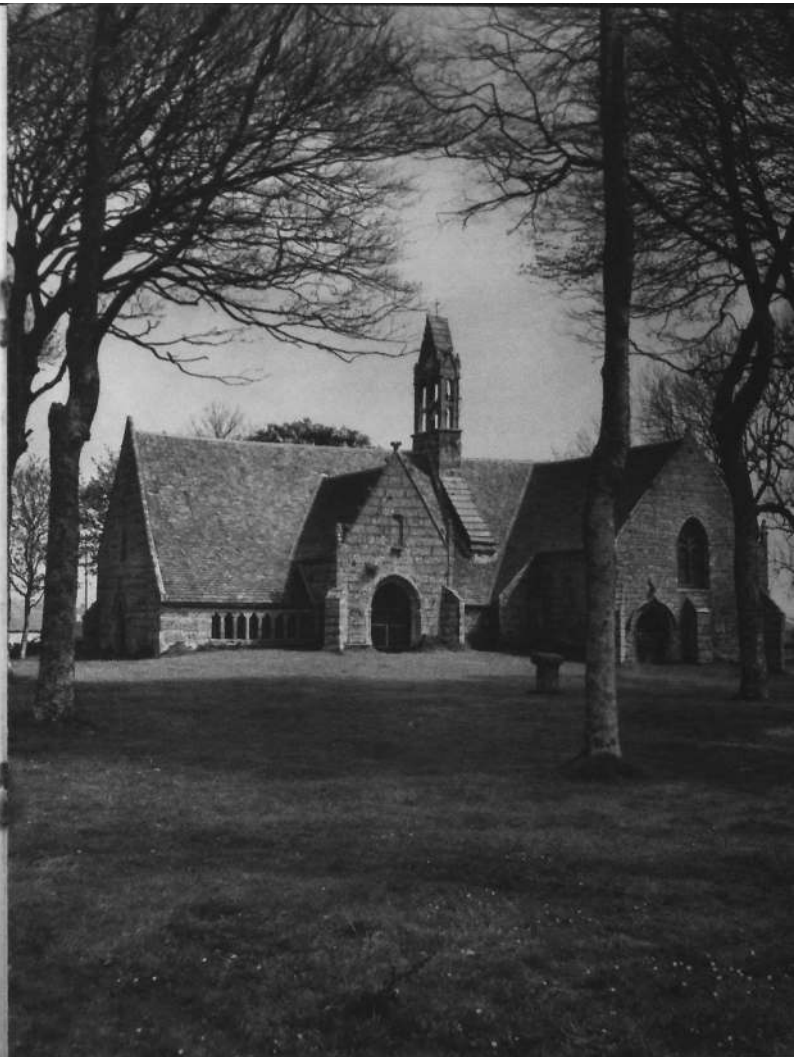
Un soir, notre homme revint chez lui, tirant un cheval au bout d'une corde. Quand elle vit l'animal, Jeannette fut épouvantée — Comment, malheureux, vous n'avez trouvé rien d'autre à voler ! — Hé quoi ! N'est-ce pas une bonne bête ! Je l'ai recueillie dans les collines. Elle était seule, sans père ni mère autour d'elle. Dans quelques jours, c'est la grande foire de la Mi-Avril. Je la vendrai pour une bonne poignée d'écus à quelque maquignon d'Espagne. Vous pourrez mettre un soupçon de viande dans le pain noir de la soupe.

Mais Jeannette s'était assise, toute pâle, sur un escabeau — Je connais ce cheval. C'est celui de monsieur le Recteur. Imbécile que vous êtes ! Il y a peut-être plus de cent chevaux dans ce pays et vous avez trouvé le moyen de dérober le seul qui ne trompera personne. A cette heure, toute la paroisse vous court après.

Quand il entendit ces paroles, Jean reçut un bon coup. Mais c'était un homme de décision — Ce qui est fait est fait. J'arriverai bien à le vendre, même si je dois lui enlever la peau tout au long de l'échine pour lui en mettre une autre. Ouvrez l'écurie et trouvez-moi une bouchée de foin dans la crèche ! Demain, c'est dimanche. Vous irez à la grand'messe et vous écouterez bien le sermon du Recteur.

Le lendemain, Jeannette revint du bourg toute blême d'émotion et ses cheveux tremblaient sous sa coiffe — Cette fois, nous sommes damnés tous les deux. Je ne sais pas ce qui va arriver encore, mais l'enfer nous attend — Laissez tiédir l'enfer et racontez-moi le sermon ! — Hé bien, monsieur le Recteur est monté en chaire et il était en grande fureur, le saint homme : « On m'a volé mon cheval, cria-t-il d'une voix à faire trembler les voûtes. Il s'est trouvé quelqu'un d'assez malhonnête et dénué de vergogne pour démonter le pasteur

*Vous irez à la grand'messe et vous écouterez bien le sermon du Recteur.*



de cette paroisse. C'est bon. Je ferai ma pénitence en parcourant le pays à pied par tous les temps. Mais écoutez-moi bien ! Puisqu'on m'a volé mon cheval, J'AI PRIS MA DECISION ! Oui, et s'il y a parmi vous quelqu'un dont la conscience n'est pas en paix, que celui-là sache bien que J'AI PRIS MA DECISION ». Il l'a répété cinq ou six fois. Et à la dernière, il a déchargé un tel coup de poing sur la tablette de la chaire que son livre de messe est tombé sur les genoux de Jeanne Le Roux, assise contre le pilier, comme d'habitude, parce que ses oreilles la boudent. Et voilà. Nous serons sûrement perdus avant peu.

Et la pauvre femme répandait ses larmes dans son tablier du dimanche. Jean des Loques se trouva grandement gêné. Il s'en fut à l'écurie. Le cheval le regarda avec un œil d'homme et se mit à rire. Pendant la nuit suivante, ni le voleur ni sa femme ne purent dormir. Ils entendaient la voix énorme du Recteur dans l'église : J'AI PRIS MA DECISION. Et le cheval, derrière le mur, frappait sans cesse du sabot des mea culpa.

A la prime aube, le Recteur entendit cogner à sa porte. Quand il ouvrit, il vit Jean des Loques embarrassé d'une corde au bout de laquelle hennissait un cheval — Bonjour, monsieur le Recteur. Justement hier soir, j'ai trouvé ce cheval qui galopait follement dans les collines. Sans doute avait-il un taon sous la queue qui lui menait la vie dure. J'ai eu bien du mal à lui mettre la main sur la crinière. Quand je l'ai ramené à la maison, ma femme Jeannette, qui avait été à la grand'messe, m'apprit que vous aviez perdu le vôtre. Alors, je vous le ramène — Mais, mon cher Jean, ce n'est peut-être pas le mien — Si, si, Monsieur le Recteur, cet animal ne peut être à personne d'autre. On raconte, dans le pays, que votre cheval sait le latin. Et celui-ci m'a l'air de le savoir aussi — Tiens ! Vous l'avez entendu parler ? — Pas tout-à-fait. Mais je sais bien que, si ce cheval se mettait à parler, c'est du latin qui en sortirait, et non pas du breton. Je l'ai à moitié entendu — A moitié entendu ! Alors ne vous étonnez pas. Une moitié de breton, cela ressemble assez à une moitié de latin. Laissez-le entrer. On verra bien s'il trouve son écurie.

Il la trouva tout de suite, et sa mangeoire aussi. Le Recteur invita Jean des Loques à manger un morceau et à mouiller le morceau d'une gorgée. Mais Jean avait beau faire, le morceau ne descendait pas franc. — Dites-moi, Jean, vous n'avez pas l'air d'être à l'aise dans votre peau — Si, si, monsieur le Recteur, seulement il y a une chose que je voudrais savoir de vous — Quoi donc ! — A la grand'messe, vous avez dit : on m'a volé mon cheval, mais écoutez bien : J'AI PRIS MA DECISION. Et vous avez répété, cinq ou six fois : J'AI PRIS MA DECISION. Quelle décision aviez-vous prise, monsieur le Recteur ?

Le Recteur sourit. « Quelle décision ? Il n'y en avait qu'une à prendre, mon pauvre homme : vendre la selle et la bride, puisque je n'avais plus de cheval ».

Croyez-moi si vous voulez, mais Jean des Loques est devenu un labourer convenable. Ce qui a étonné tout le monde, sauf le Recteur de la paroisse et peut-être son cheval.

## LE VENDEUR DE LARMES

Le bonhomme Gourgon la Pie courrait les chemins de la Basse-Cornouaille, d'une ferme à l'autre, avec toute sa boutique pendue au cou, un coffret de bois léger rempli de pacotille à deux sous pour entretenir la vanité des filles. Gourgon ouvrait la barrière de la cour aux heures où les hommes se trouvaient aux champs et il chantait clair, sur les aboiements du chien : « Voilà le gars aux épingle ! Tête noire, tête blanche, tête de nacre, tête à fer... tête à fer...mer ! » Le plus souvent, il était le bienvenu Gourgon, bien qu'il gagnât plus de billon que de pièces de cent sous. Un homme de bonne façon, ma foi, et qui avait quelque fortune dans sa boîte puisqu'elle contenait, outre les épingle, toutes sortes de liettes et de rubans, de fils et d'aiguilles. Et toujours ses affaires allaient de mieux en mieux. Il en était venu à vendre du papier à écrire, comme un marchand des villes, et pourtant il ne savait pas lire. Parfois même, il avait avec lui jusqu'à une douzaine de petits miroirs ornés, par derrière, du portrait des filles du cinéma. Ceci pour vous dire que le bonhomme Gourgon n'était pas un méprisable vagabond, mais bien près d'être un monsieur parmi les gens modestes. Et il devint un monsieur pour de bon après le jour où il lui arriva de vendre ses larmes.

Gourgon passait par une certaine bourgade, en Cornouaille, quand il avisa un linge blanc fixé au-dessus d'une porte de maison et deux rubans de velours noir en croix dessus pour faire savoir qu'il y avait un corps défunt à l'intérieur, attendant le cer-

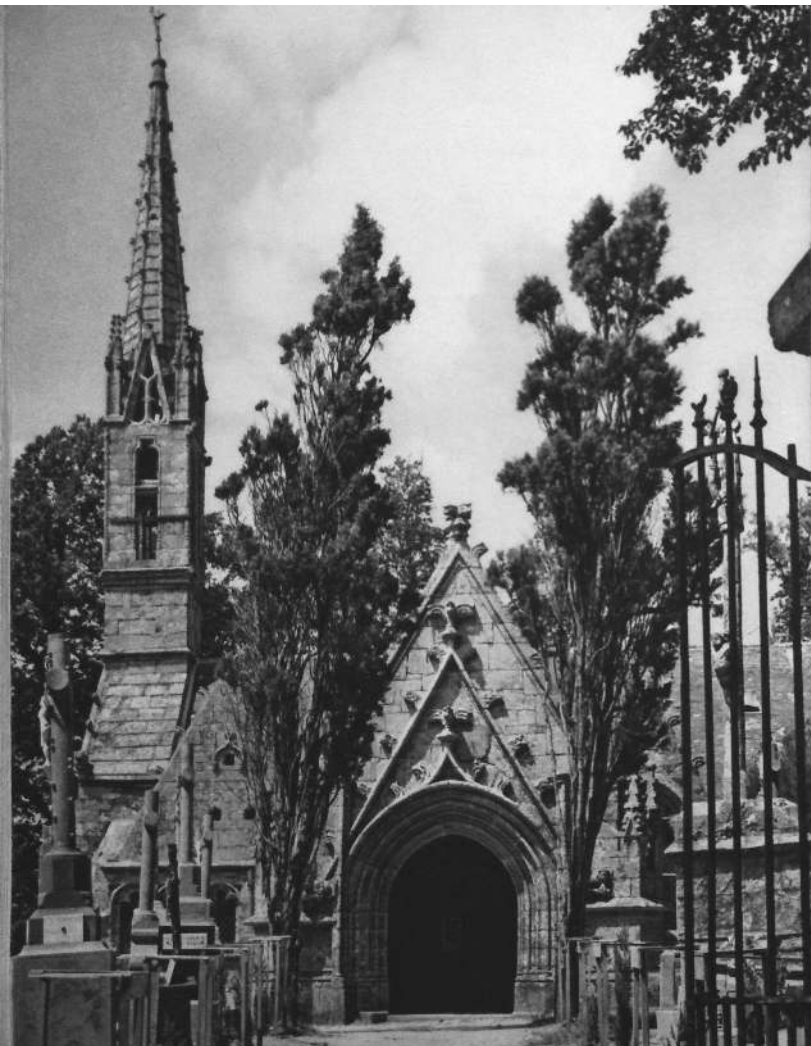
cueil. Comme il était un homme respectueux, Gourgon décida d'entrer pour dire un pater à l'intention du mort avant d'aller plus loin. A peine avait-il mis les pieds par-dessus le seuil qu'il entendit le bruit des conversations et des rires. La salle était bourrée de gens en habits de deuil, occupés à parler entre eux à haute voix comme s'ils étaient sur un champ de foire ou dans l'attente d'un cortège de nocce. Pourtant, le corps était étendu sur le lit, un vieillard aux cheveux gris et à la mine renfrognée.

« Tonnerre, confia Gourgon à son chapeau, je suis tombé ici au milieu d'animaux sauvages. Comme ils sont sans vergogne, ces gens ! » Le gars des épingle s'approcha du corps et s'agenouilla pour prier dessus, après une aspersion d'eau bénite. Ce que voyant, les autres assistants firent silence d'un seul coup. Sa prière terminée, Gourgon cherchait la porte quand il sentit une main qui le tirait par le veston. C'était une femme, une pièce de femme toute sèche, complètement enveloppée d'un manteau de deuil, et qui le tira du côté de l'âtre :

— Je ne vous connais pas, mais vous êtes un homme de bonne conduite, d'après ce que je vois.

— Je le suis sûrement, répondit Gourgon d'une voix sévère. Mais j'ai peur d'être le seul dans cette maison.

— Avant de vous choquer, écoutez plutôt, dit-elle. Le mort est mon père. Pendant sa vie, il n'a jamais fait aucun bien à personne ni fréquenté le moindre chrétien-né. Tirer à lui et garder pour lui le plus possible, oui,



pour cela il était le premier, et bien loin devant le second. Et maintenant, regardez ! Le voilà mort et on ne trouve personne pour le regretter, personne pour pleurer sur son corps. C'est une pitié.

— Une pitié ? Pourquoi ne pleurez-vous pas, vous qui êtes sa fille ?

— Hélas, il m'a tant fait pleurer pendant qu'il était vivant qu'il ne me reste pas une goutte d'eau pour sa mort. C'est pourquoi je vous demande de suivre l'enterrement près de moi et de verser des larmes entre l'église et le cimetière. En voyant votre douleur, les autres se tiendront tranquilles. Autrement ils sont capables de danser la gavotte derrière le corbillard. Ce serait une honte.

— Ma pauvre femme, je dois aller vendre mes épingles.

— Vous ne perdrez pas votre temps. Je vous donnerai deux écus et la nourriture.

— C'est bien, dit Gourgon, pour deux écus, vous aurez de la pluie en abondance ».

Et Gourgon la Pie suivit le corps en répandant de lourdes larmes pour gagner sa journée. Ecoutez maintenant le meilleur : pendant qu'il tirait de l'eau de son corps, il songeait combien il est terrible de mourir sans personne pour vous regretter, combien les gens sont mauvais les uns avec les autres et combien il est malhonnête de... feindre la douleur pour deux écus d'argent. Si bien qu'à la fin, le marchand d'épingles pleurait pour de bon sur l'humanité et sur lui-même. Il pleura tout au long du chemin entre la maison, l'église et le cimetière, il pleura de plus belle en revenant pour le repas des funérailles. L'assistance fut si frappée à la vue de tant de larmes que personne n'eut le courage de goûter le pot-au-feu jusqu'au moment où la fille du mort vint proposer deux autres écus au pleureur pour le décider à sécher ses yeux et à laisser manger le monde.

Après ce jour-là, Gourgon marcha sur la route de la richesse. Un homme qui a trouvé preneur pour ses larmes est capable d'aller vendre au Diable des cornes neuves.

#### JEAN LES SABOTS LÉGERS

SI les gens du Petit Kosker étaient si pauvres, pauvres à tuer, c'était seulement à cause du père. Ce père était le meilleur homme qui eût jamais tiré son haleine sur cette terre, mais les sept vents du monde faisaient le bourdon dans sa tête. Et le père obéissait toujours à ces vents-là, qui le pressaient de partir avec eux pour courir le monde. Le pauvre homme ne supportait pas d'être attaché à sa maison comme une vache à son pieu par la corde. Il était laboureur de terre parce que, depuis des siècles, le petit maître du Petit Kosker répandait sa sueur pour engraisser les seigneurs du Grand Kosker. Le Petit Kosker n'est rien qu'une misérable chaumière entourée d'un verger aussi étroit qu'un lacet de coiffe de tous les jours. Elle est prise au milieu des terres du Grand Kosker.

Il pleura tout du long du chemin entre la maison, l'église et le cimetière.



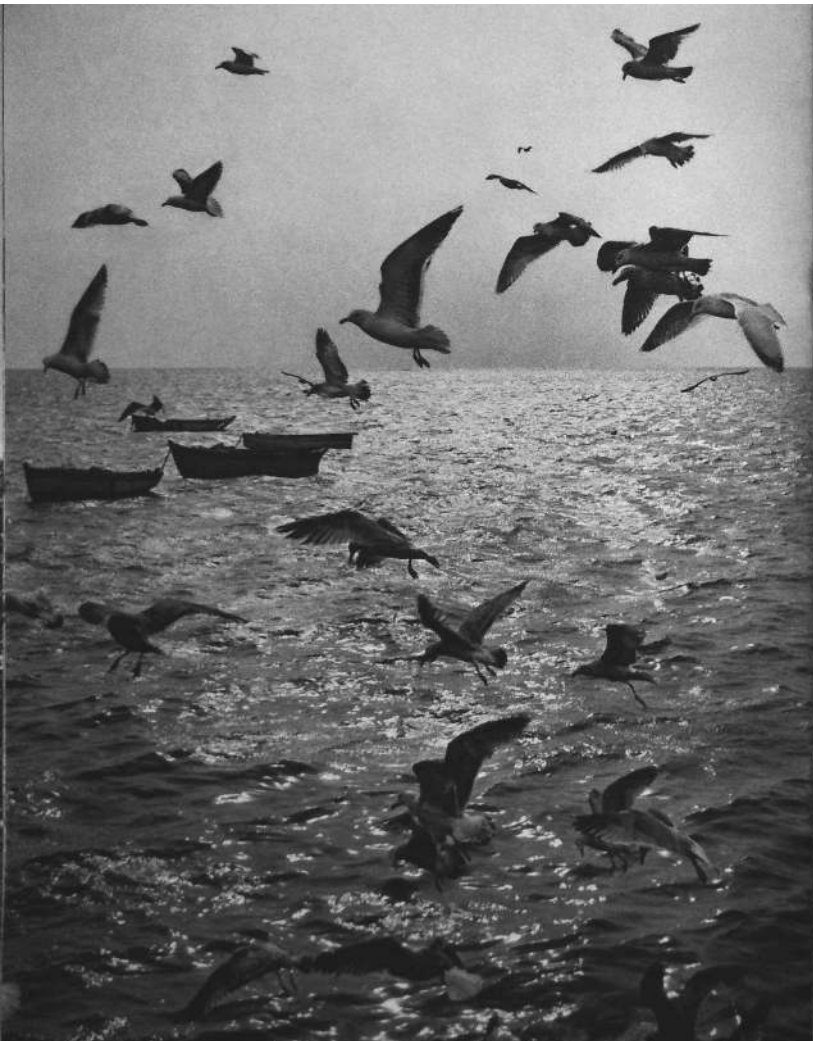
Le Grand Kosker, qui fait je ne sais combien de journées de labour, aimerait étouffer cette humble ferme comme un moucheron dans une toile d'araignée. Mille fois, les maîtres du Grand Kosker ont demandé au propriétaire du Petit Kosker de leur vendre l'étroite cahute noyée dans les bois, les landes, les guérets, les prés et les prairies de leur domaine. Mille fois, il leur fut répondu non, et non encore, et non toujours. Chaque fois que mourait le maître du Petit Kosker, le fils aîné prenait l'affaire après lui.

Et c'est pourquoi celui-ci, le dernier, bien qu'il eût désiré se faire marin, dut rester à la maison, en dépit de son vouloir, pour obéir à la volonté des ancêtres. En soignant le petit verger de son mieux, il en tirait, chaque année, une brassée de poireaux, dix livres de carottes rouges et deux sacs de pommes de terre. Or, il avait neuf enfants. Comme ses ancêtres, il lui fallait aller en journées au Grand Kosker pour avoir la nourriture de la nichée du Petit Kosker. Mais, une fois par an, il entendait dans sa tête l'écho d'un appel. Et il s'en allait sur les chemins, le sac à l'épaule, chantant aussi pur qu'un rossignol, les pieds nus, le cœur tout frémissant d'allégresse. Pour cela, les gens qui vivent leurs semaines et leurs dimanches entre le champ et la maison l'avaient surnommé, mi-dérision, mi-respect, Jean Les Sabots Légers.

Pendant l'hiver encore, Jean demeurait assez bien autour de sa maison et travaillait durement comme journalier au Grand Kosker. Il ne fait pas beau se serrer le ventre en hiver et l'homme aimait beaucoup sa femme et ses enfants. C'est pour eux qu'il travaillait de grand cœur dans les champs, sous le mauvais ciel. Rentré chez lui, sa journée faite, il s'attaquait encore à creuser des sabots de bois pour les vendre aux gens d'alentour. Or, pendant que ses mains s'occupaient, son esprit n'était pas à son travail. Il volait loin du Petit Kosker, vers les pays étranges, les pays inconnus où s'est gardé tout entier le Paradis Terrestre, l'Eternel Printemps.

Sur les sabots de bois, Jean sculptait de belles images dont personne ne savait au juste ce qu'elles étaient, des animaux insolites aux grands yeux, tapis au centre de vergers miraculeux, des cœurs en flammes dans une couronne de larmes, les poissons de la mer et les fruits de la terre, le soleil et la lune enchaînés l'un à l'autre par toutes les étoiles du ciel. Et l'artiste peignait les sabots avec la couleur qu'il tirait de toutes les sortes d'herbes cueillies par lui sur les collines maigres. Ils étaient si beaux que les gens accouraient de partout pour les lui acheter, surtout les jeunes filles. Elles marchaient si légèrement dans ces sabots, les fillettes, qu'elles ne sentaient jamais la fatigue et que le temps passerait, croyaient-elles, sans emporter leur jeunesse. Si Jean avait été un homme de bon sens, il n'eût pas été long à s'enrichir. Mais souvent il donnait ses sabots pour rien aux pauvres. Plus souvent encore, il ne voulait pas les vendre quand les façons de l'acheteur ne lui plaisaient pas. Et, quelquefois aussi, il avait si bellement creusé et sculpté les sabots qu'il n'avait pas le cœur de s'en séparer et qu'il les cachait sous le toit de chaume du Petit Kosker. Dans les ténèbres des nuits d'hiver, on conte que le toit brillait et répandait une lumière bleue surnaturelle.

Le Petit Kosker n'est rien qu'une chaumière entourée d'un verger aussi étroit qu'un facot de coliffe.



Hélas ! Le sabotier Jean aimait aller s'asseoir au bord de la mer, mélancolique et douloureux parce qu'il ne lui avait pas été permis d'aller faire le tour du monde sur un navire et de regarder le soleil se lever sur les villes blanches, étendues au long des rives de sable, à la lisière des bois profonds interdits aux hommes.

Et l'hiver mourait avec l'avril. Les fleurs du printemps se nouaient dans les arbres, l'herbe drue tremblait dans les champs ouverts sous la caresse d'un vent de bonne odeur, l'alouette montait haut et droit dans les profondeurs d'un ciel frais. Les joues des enfants rougissaient sous le poulx d'un sang neuf. Avant peu, on verrait les gens manger la bouillie d'avoine sur le seuil des maisons. Mais Jean, le désir bouillait en lui. Aller hors, aller loin, aller hors, aller loin, s'en aller d'ici, s'en aller d'ici pour chercher quoi ! Pas d'importance. Il regardait les nuages blancs passer devant lui et traverser à l'horizon : « Viens avec nous, pauvre homme ! Pourquoi rester là ? Pourquoi mourir sans jamais voir la magnificence des pays inconnus ! » Et Jean soupirait : « Ah, partir ! »

#### JEAN SUR LES ROUTES

La femme et les enfants connaissaient bien le mal du père. Mais quoi faire ! Le laisser partir et tâcher de vivre de leur mieux jusqu'à son retour. Pendant l'été, on trouve assez de nourriture à la campagne. Et si la faim, une fois, était devenue trop cruelle, sous le toit brillaient les plus beaux sabots de Jean, bons à vendre pour acheter du pain. Allez-vous-en, cher petit père, puisque votre esprit n'est plus avec nous ! Et, un beau matin, quand les enfants se réveillaient, en passant la tête hors du lit clos, ils ne voyaient plus les épaules du père devant la table, du côté de la fenêtre : « Où est allé le père, maman ? » — « Votre père est allé porter la pâte au four ». Et la mère lavait l'écuelle du maître du Petit Kosker et la rangeait sur la tablette de la cheminée en attendant quelque jour, à la fin de novembre, lorsque Jean Les Sabots Légers reviendrait chez lui, la tête remplie et le ventre vide.

Jean avait recours au même prétexte pour prendre la route. Un soir, il disait à sa femme : « Ma pauvre Marie-Jeanne, mettez-moi de la pâte à lever pour faire une tourte de pain de seigle. Demain, j'irai au bourg et je la porterai à cuire au fournil ». Marie-Jeanne ne soufflait mot. Elle pleurait un peu en cachette et, en tombant dans la pâte, ses larmes servaient de sel. Ni lui ni elle ne dormait, cette nuit-là. Le lendemain, avant le lever du soleil, Jean mettait la pâte dans le sac, le sac sur son échine et au revoir !

Voilà le sabotier merveilleux courant après son envie. Le monde entier est à lui. Ses yeux ne sont pas assez grands. Le battement de son cœur retentit tout au long de ses membres. Le chant des oiseaux le tire toujours plus loin. Au revoir,

Jean aimait aller s'asseoir au bord de la mer,  
mélancolique et douloureux.



les fermes cachées derrière les arbres, au revoir les maisons rouges des croisées de chemin, au revoir les gens courbés sur les sillons, au revoir, les chevaux qui fument dans le matin frisquet en tirant la charrue freinée par la terre humide, au revoir, le Petit Kosker ! Au bourg, Jean reste attendre qu'on lui ait cuit sa tourte de pain de seigle. Quand le soleil descend dans la mer derrière son dos, rouge-braise, le sabotier marche droit sur la nuit, dix livres de pain dans le sac lui chauffant l'échine. Il marche sans repos, tranquille, écoutant la rumeur de la nuit, conversant à voix muette avec la lune, bâtissant dans sa tête des imaginations magnifiques. Et le matin le trouve sur quelque hauteur, attendant le soleil et remerciant l'existence bénie.

Alors commence l'équipée de Jean. Un jour dans chaque endroit, un repas dans chaque maison. D'où vient-il ? où va-t-il ? Personne ne le sait trop bien. On le voit arriver dans les fermes au moment du foin, des battages, des pommes de terre. Il n'y a pas un chien qui aboierait contre lui, personne qui lui poserait la moindre question. Il empoigne une fourche, une houe, il prend la tête d'un cheval. C'est un fier laboureur. Seulement, quelquefois, en pleine presse, il lève la tête, écoutant on ne sait quelle voix qui appelle. Et souvent, voilà qu'il laisse la fourche ou la houe, voilà le cheval ramené à son maître et voilà notre homme parti. On le laisse aller. Il n'accepte jamais un sou. Mais il a toujours une tourte de pain de seigle sur la tête, dans un sac de toile blanche. Quelquefois, quand il se trouve au milieu de paysans au repos, il élève la voix pour leur conter des choses si belles que les femmes sont au bord des larmes et que les hommes le regardent comme s'il était un prophète de l'ancien temps.

A la fin de novembre, les enfants du petit Kosker s'asseyaient, tous les soirs sur le seuil de la chaumière pour attendre le père, Jean les Sabots Légers, parti en quête du Paradis Terrestre avec la pâte du pain sur le dos. Et une fois, quand le soleil descendait sur la mer et que le froid tombait sur les terres nues, ils voyaient venir, sur la route, un grand gaillard portant une tourte de pain sur la tête, dans un sac de toile de ménage. Aussitôt la mère était sur la porte, dans les mains une écuelle remplie de soupe chaude. Le père arrivait devant les siens, maigre et fatigué. Ses yeux bleus se posaient sur sa femme et sur ses petits, pleins de béatitude, dorés de lumière. A voix basse, un sourire angélique aux lèvres, Jean leur disait, en tirant la tourte du sac : « La bénédiction de Dieu sur vous tous. J'ai mis assez de temps à faire mon tour. Mais je rapporte du pain frais. Goûtez-le ! On n'en trouve pas de meilleur dans le plus riche royaume ».

Alors, Jean s'asseyait sur un coussin de pierre, devant la chaumière du Petit Kosker, pour avaler sa soupe devant l'occident, le cœur à l'aise et la tête en repos. La mère coupait, pour chaque enfant, une tartine de pain de la tourte que le père avait ramené dans le sac. Et le pain était frais, encore à moitié chaud. Tous les jours, pendant que Jean courait les routes, la maîtresse de la maison où il avait passé la nuit prenait une tourte de pain dans le sac du sabotier, à l'aurore, pour la remplacer par une autre tourte, pareille à celle du jour avant, sinon qu'elle venait de sortir du four.

Voilà le sabotier merveilleux courant après son envie.  
Le chant des oiseaux le tire toujours plus loin.



### LE SILLON DU CANTIQUE

UN rayon de soleil filtre son miel à travers les portes du lit-clos. Yfig ouvre l'œil à demi. Sur la chaux blanche du mur, il voit se tracer les images de deux oiseaux étranges qui ont une couronne de fuseaux pour aigrette. Ces deux paons ont été sculptés sur les portes par le menuisier qui a façonné le lit, vers l'époque où Napoléon le Jeune était empereur en France. Le menuisier est mort depuis longtemps, mais les paons s'éveillent tous les jours avec le soleil et ordonnent à Yfig de se lever pour aller à l'école où l'on peut lire, sur le papier, l'histoire de l'empereur qui est mort aussi. Yfig se trouve grandement heureux d'être vivant-bouillant et il ouvre l'autre moitié de l'œil pour profiter mieux de sa vie. Il lui est monté à la tête que c'est aujourd'hui jeudi. Aujourd'hui, le grand-père Gwénolé est allé à Kerlacon emprunter un cheval pour labourer le champ des Nélliers et c'est Yfig qui sera à la tête du cheval. Un homme, donc, un grand valet ou presque.

Le grand valet Yfig ouvre d'un coup les portes de son lit, saute dans ses braies, descend dans ses sabots et fonce dehors sans un regard pour les écuellées de soupe qui fument sur la table. Il faut d'abord se débarrasser de la chassie, l'odeur de la soupe est bien meilleure quand la peau est fraîche sur l'animal vivant. Devant le puits, le grand-père Gwénolé, en bras de chemise, fait son remue-ménage autour d'un seau d'eau. Il se remplit les deux mains de liquide et se l'expédie en gifles au travers de la figure jusqu'à se boucher tous les orifices béants. Et le voilà qui se mouche le nez, se travaille les oreilles, se vide la gorge, le voilà qui tousse et qui étourne, qui part d'un rire de tonnerre en voyant son petit-fils courir vers le seau : « Hé bien, petit-gars, est-ce que vous avez assez nourri les puces ? Approchez ici, que l'on bénisse le chrétien ! » Yfig sait bien ce qui va se passer. Le grand-père fera un bol avec ses mains, il puisera une bolée d'eau et il ouvrira le fond du bol sur le crâne du garçon. Celui-ci aura baissé la tête mais il sentira des ruisselets d'eau de puits courir dans son cou, sous la chemise de chanvre. Et les deux lascars resteront à s'esclaffer, rire contre rire, et à s'asperger de nouveau l'un et l'autre pendant que le chien Vaoig gambadera entre eux, un chien follet avec les pattes un peu trop longues, les oreilles un peu trop courtes et la queue aussi camuse que le nez. Jusqu'au moment où l'on entendra la mère du gars sur le seuil de la maison : « Père, la soupe est en train de refroidir. Avez-vous fini vos tours de saltimbanques ? Vous n'êtes pas plus sage que l'enfant » — « Hé non, ma foi, je ne le suis pas », riait le grand-père Gwénolé.

Les deux hommes, le grand et le petit, rentrent dans la maison sans hâte. Il ne faut pas sauter trop vite sur la nourriture du matin quand elle n'est pas encore gagnée. Yfig passe le torchon autour de sa bouche pour la sécher. Le grand-père sèchera son eau de puits sous le soleil pour économiser sa sueur. Il est debout devant son écuellée de soupe, ses cheveux gris et mouillés tout emmêlés autour de son front chauve, pareils à un nid de pie après l'orage.

Il n'y a pas un chien qui aboierait contre lui,  
personne qui lui poserait la moindre question.



Il lève les yeux au ciel, il ouvre les bras, il montre la paume de ses mains : « Seigneur Saint Gwénolé béni, dit-il, si mon cœur n'est pas pur devant toi et mon esprit sans détours, si je suis trop mauvais homme pour la nourriture sans pareille qui m'a été préparée par Seza, fais que cette écuelle se fende en deux morceaux et que la soupe se perde à travers la terre battue ». Les dernières paroles sont presque hurlées. De la vaisselle tremble sur le manteau de la cheminée avec un tintement argentin. Le grand-père attend un moment, ses yeux écarquillés sur l'écuelle de soupe. Yfig attend avec plus de crainte encore. Il sait que le grand-père est revenu à la maison hier soir, légèrement chaud de boisson. Peut-être le seigneur Saint Gwénolé est-il en colère et fera-t-il éclater le bol ? Rien ne se produit. Le grand-père fait le signe de la croix et commence à travailler de la cuiller pour faire descendre la soupe. Yfig s'efforce de le suivre, pourri d'orgueil parce qu'il a un grand-père au cœur pur et à l'esprit sans détours.

Peu après, les voilà dans le champ. Le soleil est clair, les oiseaux bavardent dans les talus, la terre ouverte sous la charrue répand son odeur chaude et forte. Yfig, pendant qu'il mène le cheval le plus droit possible, est jeté à terre d'un seul coup par l'épaule de la bête déviée de son chemin. Aussitôt s'élève la voix tonitruante du grand-père qui chante les louanges de Saint Gwénolé par esprit de reconnaissance et pour le plaisir de voir le monde si beau dans le printemps. Il a lâché les mancherons de la charrue et celle-ci est allée de travers comme un homme chaud de boisson avant de tomber d'un côté ou de l'autre. Demain, le champ labouré de bout en bout, les gens qui s'en iront à leur travail verront un sillon tout de travers au milieu des sillons tirés d'un trait, et ils diront avec un sourire : « Tiens ! Le sillon du cantique ! Le vieux Gwénolé a encore chanté les louanges de son parrain du ciel ».

#### LE CIMETIÈRE DES BORGNES

Si je vous conte aujourd'hui l'histoire réjouissante du Cimetière des Borgnes, ce n'est pas que je cherche à vous amuser avec le champ du silence, où l'on n'entend pas beaucoup de paroles inutiles et encore moins de rires ; ni à faire la moindre moquerie à l'égard de ceux à qui il est arrivé de perdre un œil au cours de leur vie, hélas, alors qu'il aurait mieux valu que certains autres perdissent leur langue, puisque celle-ci ne leur sert qu'à bavarder à tort et à travers. Aussi bien vous aurais-je inventé un conte sur le Verger des Boiteux ou le manoir des Grinchus, par exemple, mais ceci n'est pas un conte. C'est la vérité. Il n'y a pas lieu de tourner la vérité en farce, comme gémissait le chien d'Alain Le Goff quand il était en proie au mal de dents.

Allons, il est temps d'entamer la parole pour vous apprendre comment on parle toujours trop. Et justement, puisque je me trouve à penser au chien d'Alain Le Goff, c'est ce chien-là qui suivait tous les enterrements, pauvres ou riches, sans en manquer un seul. Depuis que l'animal est mort, chaque fois

La terre ouverte sous la charrue répand son odeur chaude et forte.



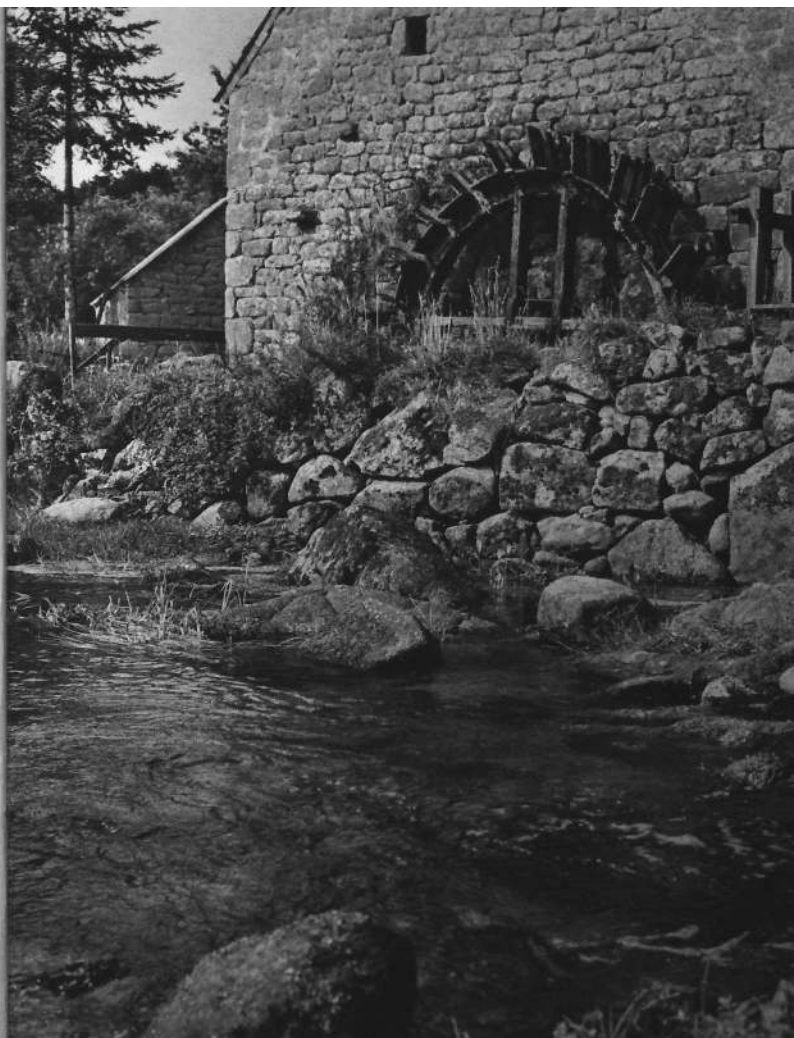
que quelque assemblée n'attire pas beaucoup de monde, on entend dire : « il n'y avait pas un chien, pas même celui d'Alain Le Goff ». Mais jamais ce pauvre chien n'a suivi un enterrement jusqu'au cimetière des borgnes. Et me voilà revenu à mon propos. Tâchons de nous y tenir ferme, cette fois-ci, et laissons le fantôme du chien où il est.

Le maître du moulin à eau possédait un taillis derrière sa grande maison et il ne savait qu'en faire. Les arbres ne portent pas grain et les meuniers ont leur occupation entre le grain et la farine. Le pauvre Gwénolé possédait une maisonnée d'enfants et ne savait pas comment trouver assez de farine pour leur faire de la galette. Pour avoir de la farine, il faut donner du grain au meunier et le grain ne lève pas dans la paume de la main. Si bien qu'un jour le meunier, qui n'était pas un mauvais homme, surtout quand il trouvait son profit tôt ou tard, proposa à Gwénolé d'abattre son taillis et d'en défricher la terre. Moyennant quoi il pourrait labourer la pièce et en ramasser la moisson pour sa peine. Gwénolé fit merci avec son chapeau, s'empara de sa cognée, de sa houe et attaqua les arbres, les broussailles, le genêt et la ronce tant et si bien que le pays tremblait à l'écho de ses coups.

Le taillis donnait sur la grand'route. Chaque passant faisait un arrêt pour regarder notre homme Gwénolé répandre sa sueur dans sa chemise, que c'en était une pitié, et demandait : « que faites-vous là, Gwénolé ? » Et Gwénolé répondait, entre deux coups et jour après jour : « j'abats, je défriche, j'aplanis ». Les gens passaient leur chemin et d'autres arrivaient derrière : « que faites-vous là, Gwénolé ? » Abatte, défriche, aplanir ». A la fin le pauvre diable ne pouvait plus dormir dans son lit sans entendre, à travers son rêve et tout au long de la nuit, sept cent et vingt voix graves, mugissantes, claires, aiguës, qui l'interrogeaient : « que faites-vous là, Gwénolé ? » De quoi devenir fou.

Un jour arriva sur la route Joséphine la Chassieuse, une vieille femme qui n'était qu'une langue vivante de la tête aux talons. Et voilà sa voix qui s'élève, si aigre que les oiseaux se taisent net : « que faites-vous là, Gwénolé ? » L'autre sécha la sueur de son front avec le dos de sa main et soupira longuement : « approchez, chère Joséphine, venez plus près encore ! C'est au pli de votre oreille que je dois confier la chose, à cause des oiseaux qui sont aux aguets. Et gardez-vous bien de livrer le secret à n'importe quel chrétien baptisé si vous ne voulez pas que la révolution s'abatte sur le pays. Approchez-vous encore ! » Joséphine tremblait tellement de la fièvre de savoir qu'elle s'écorca le nez à un buisson d'épine en passant le talus. « Ecoutez, femme, en peu de mots. Monsieur le Maire a décidé d'arranger ici un nouveau cimetière destiné seulement aux borgnes de la paroisse. Pourquoi les borgnes et non pas les boîteux ou les grinchus, je ne sais pas, c'est assez pour moi ». Et Gwénolé empoigna de nouveau sa houe pendant que la poule s'envolait pour chanter la nouvelle de cet œuf tout frais pondu.

Le maître du moulin à eau possédait un taillis derrière sa grande maison.



Mes pauvres enfants ! le lendemain, monsieur le maire fut reçu à la mairie par toute la population de la paroisse, jusqu'à un nouveau-né au sein. Quel vacarme ! Les borgnes demandaient pourquoi on ne les trouvait pas assez bons pour descendre en terre bénie auprès des autres. Les autres se plaignaient parce que, à les entendre, on mettait les borgnes au-dessus d'eux. Et le chien d'Alain Le Goff attendait sur sa queue. On dépêcha aussitôt le sonneur de cloches à la recherche de Gwénolé, le premier auteur de la nouvelle. Gwénolé arriva sans se presser et déclara, aussi tranquille qu'un ange : « il n'y a pas de Cimetière des Borgnes. Mais quoi ! Tous ceux qui passaient sur la route me demandaient : « que faites-vous là, Gwénolé ? » Et pourtant ils voyaient bien que j'étais occupé à abattre, à défricher, à aplanir, puisqu'ils sont laboureurs comme moi. Leur question était assez sottre, non ! Alors moi, j'ai tiré de ma tête la plus sottre réponse que j'ai pu trouver ».

Il y eut de quoi rire dans la bourgade pendant huit jours, l'invention de Gwénolé fit le tour du pays aux trousses du chien d'Alain Le Goff. Du coup, l'ancien taillis du moulin à eau y gagna le nom de Cimetière des Borgnes.

Et personne, désormais, de ce côté-là, n'osa plus demander à quiconque : « que faites-vous là ? » Beaucoup de paroles en moins et une histoire de plus.

## LES POMMES ROUSSES

A U temps dont je vous parle, les pommes étaient plus rares que les enfants au bourg de Lanbrug. A vrai dire, assez de vergers bruissaient de tous leurs arbres quand se levait le vent de mer, mais ils étaient aussi étroitement murés que les châteaux aventureux de la Table Ronde. Au surplus, les branches qui poussaient par-dessus les murs pour surplomber la route ne portaient que des pommes aigres, bonnes pour les cochons, des pommes à diarrhée qui se détachaient pour tomber devant votre nez quand elles s'étaient pourries par la queue jusqu'au cœur, fi donc ! Et encore, si elles avaient pu servir au jeu de balle ! Mais au premier coup de sabot, elles éclataient en deux ou trois morceaux, montrant une chair douceâtre pour se moquer de votre faim. De quoi vous donner une ventrée de colère, tenez, quand on est de mauvaise humeur. Non, ce n'était pas facile de mettre les dents sur une pomme honnête, nulle part, sauf derrière la maison d'Alain Strullu où avait poussé, par la grâce de Dieu, un arbre énorme et solitaire, sans la moindre haie ni le moindre mur autour de lui, un arbre qui portait, tous les deux ans, une charge de pommes rouges tavelées, une merveille de saveur, chrétiens, le fruit originel du Paradis Terrestre. De meilleures pommes on n'en trouvera point en ce monde tant qu'il restera un arbre sur pied, ni après. Elles étaient si réputées dans le pays que des bataillons de garnements accouraient de tout le canton pour leur donner l'assaut, bien qu'elles fussent défendues de près par les enfants de Lanbrug, assez capables

Une charge de pommes rouges tavelées, une merveille de saveur, chrétiens, le fruit originel du Paradis Terrestre.



d'épierrer leur paroisse d'un bout à l'autre et de mener une guerre de chouannerie nuit et jour pendant le mois de septembre pour sauver les « rousset-tavelées » de la concupiscence des étrangers.

Et le propriétaire des pommes ? Ma foi, mes pauvres gens, je ne sais pas bien comment cela se trouvait, mais le propriétaire des pommes, de mémoire de vivant, avait toujours été quelque Strullu et vieux garçon. Le dernier d'entre eux, Alain, était encore plus vieux garçon que les autres avant lui puisqu'il n'avait même pas de neveu ni de nièce, personne pour manger ses pommes, personne d'autre que lui. Et Alain, comme les autres Strullu, n'aimait pas les pommes. Par ailleurs, il n'était pas assez pauvre pour en être réduit à vendre les fruits de l'arbre. A quoi donc lui servaient les rousset-tavelées ? A rien d'autre qu'à jouer avec les voleurs, sous prétexte de donner du mouvement à son corps. Alain était un petit homme sec et vif. Il vivait habituellement sur ses pieds nus, sauf au cœur de l'hiver noir, quand il lui arrivait d'aller dans une paire de sabots de hêtre garnis d'une couche de foin. Les gens racontaient comment Alain n'avait pas été autorisé à faire son service militaire parce qu'il ne pouvait pas supporter les chaussures de cuir sans tomber dans le désespoir. Il devait aller une fois par mois chez le maréchal-ferrant pour se faire couper les ongles des pieds à la grande tenaille. Sa corne était si dure sous lui que le gars marchait sur le chaume froid des champs, après la moisson, aussi bellement que sur un tapis de laine. Or, quand les pommes étaient mûres, Alain restait aux aguets, caché au pignon de sa crèche, attendant les gamins qui viendraient chapardeur les rousset-tavelées. Il les laissait monter dans l'arbre, remplir leurs chemises et, soudain, il poussait vers eux un hurlement terrible : « au voleur ! » Aussitôt, les enfants se laissaient tomber en bas à travers le feuillage, piaillant à qui mieux-mieux comme une volée de poules dispersées par un caillou, et détalait à toute force de tous les côtés. Alain Strullu les regardait courir et il ne lui fallait pas longtemps pour repérer celui qui se montrait le plus rapide. Alors, notre homme crachait dans ses mains et prenait son élan derrière le fuyard. L'autre avait beau détourner sa course à droite et à gauche, se glisser par les trous des haies, Alain lui coupait la route à chaque fois, sautait par-dessus les talus et lui mettait la main au collet. Le chapardeur de pommes braillait et criait au secours. Peine perdue. Le propriétaire des rousset-tavelées lui descendait les braies sur les talons et tapait sur le cuir frais avec enthousiasme avant de lâcher la pauvre victime, la fesse aussi rouge que la joue. Le garçon versait quelques larmes en remontant ses braies sur le feu de son derrière et il se consolait bien vite en ramassant les pommes autour de lui. Car Alain Strullu laissait toujours au voleur son larcin pour le prix de la fessée et rentrait chez lui en sifflant sa béatitude. Un bon homme, non !

Le temps fit son chemin, Alain se trouva devenu vieux, le rhumatisme lui mordit les membres, le coureur dut prendre un bâton pour se trainer. Dès lors, les parents des enfants leur interdirent d'aller lui voler ses pommes du moment que le pauvre diable n'était plus capable de les prendre en chasse. Au pignon de sa maison, Alain pleurait ses larmes en regardant les rousset-tavelées pourrir sans attirer désormais aucun maraudeur. Il ne dura pas longtemps. Une fois mort le dernier Strullu, l'arbre merveilleux se dessécha soudain et la saveur sans pareille des pommes rousset-tavelées fut perdue pour tous les enfants de ce bas-monde.



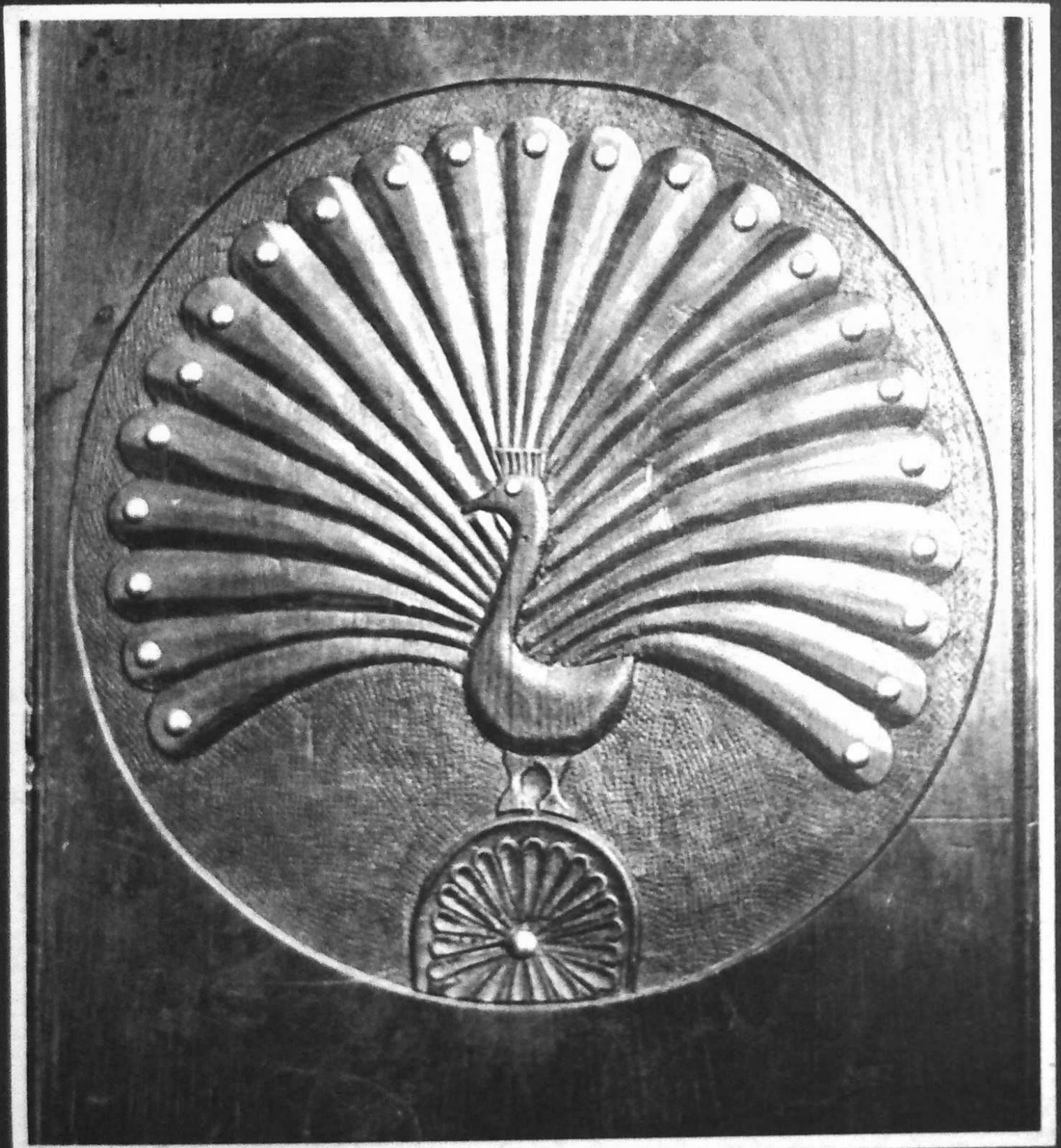
Au temps de leur jeunesse on faisait la veillée à tour de rôle, dans les maisons de leur hameau.

## TABLE DES MATIÈRES

Le Sabot à Feu .....	3
Jean Léger d'Argent .....	5
La Revanche de Guidou .....	8
Une belle Fortune .....	12
Le Cheval du Recteur .....	16
Le Vendeur de Larmes .....	19
Jean les Sabots Légers .....	21
Jean sur les Routes .....	25
Le Sillon du Cantique .....	29
Le Cimetière des Borgnes .....	30
Les Pommes Rousset-tavelées d'Alain Strullu .....	34

CET OUVRAGE AVEC TEXTE DE  
PIERRE HELIAS, DE LA COLLECTION  
« IMAGES DE BRETAGNE » ILLUSTRÉ  
ET ÉDITÉ PAR JOS LE DOARÉ, A ÉTÉ  
ACHÉVÉ D'IMPRIMER LE 21 FÉVRIER 1969  
SUR LES PRESSES D'HELIKO-LORRAINE  
A NANCY

Dépôt légal 1<sup>er</sup> trimestre — Tous droits réservés



La silhouette d'oiseaux étranges qui ont une couronne pour aigrette.